

## L'exercice du quotidien : une reine diariste au XVIII<sup>e</sup> siècle

Mélanie TRAVERSIER, *Le Journal d'une reine. Marie-Caroline de Naples dans l'Italie des Lumières*, Ceyzérieu, Champ Vallon (Les classiques), 2017, 648 p.

À lire le long essai qui sert de préface au *Journal*, lui-même établi dans les règles de l'art et conséquemment annoté, on ne peut pas s'y tromper : le « petit bout » de la lorgnette diariste s'inscrit dans une réflexion critique sur l'historiographie de l'objet « reine ». Son auteure est une universitaire, spécialiste de ce qu'elle a elle-même appelé le « tournant historiographique » articulant histoire et musicologie<sup>1</sup>, et sa thèse sur les pratiques des spectacles dans l'Italie des Lumières y fait autorité<sup>2</sup>. Le présent livre procède de l'enquête alors entreprise dans les archives napolitaines : Mélanie Traversier a rencontré le diaire de la reine de Naples en s'intéressant aux habitudes de Ferdinand IV et de sa cour en matière de fréquentation des théâtres, et elle en a entrepris l'impeccable transcription.

L'histoire du texte est importante. Le journal, conservé dans les archives de Naples, des années 1781-1785 est complété par une « lacune », annoncée par la diariste elle-même, qui interrompt l'écriture en avril 1785 en signalant que sera inséré plus tard le journal du voyage dans les cours de l'Italie du Nord alors entrepris avec Ferdinand IV. Alertée par un ami sur l'existence d'un journal conservé aux États-Unis, l'historienne a rencontré son mystérieux détenteur, qu'elle appelle « le Collectionneur » et qui a souhaité maintenir son anonymat. Elle réalise qu'il s'agit de la pièce manquante, et obtient l'autorisation de la transcrire. Ce livre est donc le premier à restituer un ensemble qu'on pouvait croire perdu<sup>3</sup> (p. 11).

À force de voir passer des biographies, anglo-saxonnes ou non, de diverses reines et princesses à la destinée tragique, écrites par des historiens parfois autoproclamés et, depuis quelques années, sous influence de l'« effet Sofia Coppola », on en oublierait que ces souveraines font depuis longtemps l'objet d'un intérêt historiographique. C'est dans ce cadre que se situe Mélanie Traversier, alors que s'éloigne le temps où Fanny Cosandey pouvait constater que la reine, prise dans l'anecdote biographique ou perçue comme épouse de roi, était une figure négligée de l'histoire politique<sup>4</sup>. Ce livre relève d'un champ bien constitué permettant de pluraliser les approches : analyse des écrits « du for privé », histoire des femmes et du genre, histoire des voyages et des voyageurs...

Or, si l'historienne évoque avec humour sa déception de n'avoir jamais trouvé dans le journal napolitain les « anecdotes croustillantes » dont peut être friande une certaine histoire des souveraines marquée par le secret d'alcôve (p. 6), le texte vaut pour elle (et pour nous) par son rapport distant, contrôlé, aux affects et aux détails intimes de la vie privée : il permet de « décevoir le lecteur voyeur » (p. 28) et de proposer une représentation alternative de cette figure chargée d'attentes médiatiques et de stéréotypes.

Mélanie Traversier conclut du reste son essai liminaire sur cet objectif en forme de manifeste : « Pour en finir avec l'histoire larmoyante des princesses » (p. 171).

Car Marie-Caroline doit, elle aussi, être arrachée à ce substrat mythologique. Si elle n'est pas une star de « l'histoire publique » comme sa jeune sœur Marie-Antoinette, elle est loin d'en être inconnue. Stéphane Bern s'en est emparé pour un épisode des *Secrets d'histoire* en 2012, et on peut citer la biographie récente d'Amable de Fournoux<sup>5</sup>. Cette vie est indubitablement susceptible d'une dramatisation romancée pour laquelle existent les ingrédients *a minima*. Il y a le mariage arrangé et un peu malencontreux avec un prince aux mœurs assez féroce ment rustiques, la séparation douloureuse d'avec la famille impériale, en particulier la très aimée Marie-Antoinette, le contraste, facile à orchestrer, entre la réformatrice en rapport avec la culture des Lumières, écoutant Filangieri, Galiani, Gatti, soucieuse de méliorisme urbain, de développement manufacturier, de bienfaisance, faisant inoculer ses enfants, et la farouche contre-révolutionnaire, restée célèbre aussi pour son implication dans la rude répression politique des années 1790 à Naples. C'est à cette reine *au pouvoir* que s'intéresse d'abord Mélanie Traversier, soucieuse de l'arracher à sa « légende noire » d'antijacobine (p. 45) et de la restituer au monde des Lumières.

Son contrat de mariage portait une clause lui permettant d'entrer de plein droit dans le Conseil royal dès l'arrivée d'un héritier mâle, ce qui fut fait en 1775. Le *Journal* dans ses deux dimensions – le « compte rendu » quotidien à soi-même des journées partagées entre soin des enfants, messes, courriers, audiences et conseils, et la relation d'un voyage essentiellement diplomatique et politique qui illustre l'intérêt d'une gouvernante pour les cours et les villes de l'« autre » Italie – permet de prendre la mesure d'une négociation discrète, permanente mais fragile, entre vie privée et vie publique : le corps notamment ayant ses raisons, chez cette reine aux multiples grossesses traversées d'accidents pénibles, qui doit aussi faire avec la demande sexuelle d'un époux aux mœurs frustes. On y voit aussi quel dosage se ménage la diariste entre expression de l'intimité et codes d'écriture propres à un diaire aristocratique et royal, où domine un « laconisme méthodique » (p. 34) dont Mélanie Traversier reconnaît d'ailleurs qu'il est un peu « daté » (p. 26), en cette fin des Lumières où naît le journal intime.

Le travail d'établissement du texte nous aide à saisir les expressions obliques, interstitielles, des affects et leurs rapports au rôle public de la souveraine. D'abord, en choisissant de restituer son français abrupt et dysorthographique. Tel italianisme soudain (« cella me funesta beaucoup » [p. 194], à propos d'une mort en couches), telle naïveté d'un usage non natif de la langue (« cella me fut d'une terrible et douloureuse douceur » [p. 253], auprès du prince Joseph mort), telle correction que dessine l'absence de ponctuation (la fièvre du petit Joseph « qui hurloit ne croit pas mais hurloit » [p. 192]), font entendre, d'autant mieux que c'est rare, la soudaine prise du sentiment sur le travail de discipline de soi. Dans la relation de voyage, plus clairement adressée (elle est, sous une forme qui rencontre l'épistolaire, destinée à ses filles dans le cadre d'une transmission des papiers de famille), joue davantage, outre la curiosité de l'observatrice quittant Naples pour la première fois depuis son mariage (1768), une distance amusée, à la fois impatiente et satisfaite, à la magnificence des cérémonies d'apparat (« [la présentation] dura deux heures ou j'ai fait a

droit a gauche plus de trois mille réverences personne ne me nommant personne j'étois fort embarrassé » [p. 457]). Se dit, dans ces moments, un équilibre fin entre la posture royale, jugeant de la qualité des formes de la représentation monarchique, et son inscription dans l'humeur subjective. Le livre contribue alors à l'historiographie des « émotions politiques » (p. 47).

Le journal (qu'il faut en ce cas coupler, suggère l'auteure, avec la correspondance) permet également de « saisir le point de rencontre entre le corps vécu de la reine, régulièrement transformé par les grossesses, et le corps politique qu'elle incarne » (p. 125), et cette *rencontre* complexe vient déjouer le stéréotype de la féminité de la reine, contre lequel d'autres historiennes avaient mis en garde : « Même si le sens de la grandeur royale ne lui est pas dénié, elle n'est créditée d'un savoir-faire politique que pour autant qu'elle se joue des aléas physiologiques de sa condition féminine et qu'elle aime les activités viriles de la vie de la cour<sup>6</sup>. » Marie-Caroline de Naples ne fait pas ici l'objet de cette réhabilitation en trompe-l'œil qui en ferait un homme par défaut ou une femme plus que femme. C'est qu'elle n'est pas non plus une reine « politique » face à un époux généralement crédité de faiblesse, de brutalité et de goût effréné de la pêche et de la chasse. Un des enjeux est en effet aussi de la replacer au cœur d'un couple royal lui-même réévalué. Et c'est ici Ferdinand IV qui revient sous le projecteur : le « Re Nasone » préférant le dialecte à l'italien, préfère aussi les théâtres secondaires où l'on se repaît de comédies et d'*opera buffa*, contribuant à un déplacement politiquement capital de la légitimité monarchique dont une des zones symboliques fortes était le grand théâtre royal, où règne l'*opera seria*.

Florence LOTTERIE

## Notes

- 1 Mélanie TRAVERSIER, « Histoire sociale et musicologie : un tournant historiographique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 57, n° 2, 2010, p. 190-201.
- 2 Id., *Gouverner l'opéra. Une histoire politique de la musique à Naples (1767-1815)*, École française de Rome, 2009.
- 3 Est toutefois évoqué un « cahier disparu » pour la période du 28 décembre 1781 au 9 septembre 1782 (p. 28).
- 4 Fanny COSANDEY, *La Reine de France. Symbole et pouvoir (xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle)*, Gallimard (Bibliothèque des histoires), 2000.
- 5 Amable de FOURNOUX, *Marie-Caroline, reine de Naples, sœur de Marie-Antoinette et « meilleur ennemi » de Napoléon*, Pygmalion, 2014.
- 6 Isabelle POUTRIN, Marie-Karine SCHAUB (dir.), *Femmes et pouvoir politique. Les princesses d'Europe (xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle)*, Bréal, 2007, p. 11.